

Supplément au SOP n° 327, avril 2008

## **LE SENS DU CARÊME DANS LA TRADITION ORTHODOXE**

**« LE VRAI HÉROS DU CARÊME,  
C'EST LE CORPS »**

Un entretien avec Jean-François COLOSIMO  
(« La Croix », 15 mars 2008)

## **SUGGESTIONS POUR UNE ÉVENTUELLE RÉFORME DU JEÛNE ORTHODOXE**

Bonnes feuilles du livre de Costi BENDALY  
« Jeûne et oralité »  
(Éd. An-Nour, Beyrouth)

**Service orthodoxe  
de presse et d'information**  
14, rue Victor-Hugo  
92400 COURBEVOIE  
Tél. 01 43 33 52 48  
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :  
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être cités avec l'indication de la source : SOP. Par contre, aucun texte ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit, sans l'accord explicite de la rédaction. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 327.B

## « LE VRAI HÉROS DU CARÊME, C'EST LE CORPS »

Jean-François COLOSIMO

— *Pourquoi, dans le Carême, les orthodoxes font-ils une si grande place au jeûne ?*

— Le Carême, c'est une règle. Une règle de jeûne, universellement acceptée, très stricte : sept semaines d'abstinence de viande, de laitage, d'œufs et de poisson. Pendant deux mois, tout le monde renonce au sang, à l'animalité. Ce jeûne est accompagné de périodes d'abstinence sévère, où l'on ne mange pas du tout : ainsi, les trois premiers jours du Carême. Beaucoup de gens le font. Eh bien, au premier repas après la communion eucharistique qui suit ces trois jours, le goût des choses est tout à fait extraordinaire ! On éprouve dans son corps l'idée même que nous sommes dans la main de Dieu. C'est une des premières leçons du Carême.

— *Le jeûne ne peut-il pas, au XXI<sup>e</sup> siècle, se comprendre autrement que comme une privation de nourriture ?*

— Bien sûr qu'il n'y a pas que le jeûne de nourriture ! Il ne s'agit pas de jeûner et d'aller au bal tous les soirs... Mais commençons d'abord par le ventre, par l'instinct. Le Carême est un temps de deuil, mais un deuil joyeux, pacifié, apaisé, radieux. Il est bon que le corps paye son tribut. Le jeûne de nourriture permet de rythmer différemment le temps. Il provoque des ruptures intéressantes : on ne peut plus sortir et recevoir. C'est un rappel extrêmement fort dans la quotidienneté. Surtout, il engage à penser à d'autres jeûnes : le jeûne de la chère invite à penser au jeûne de la chair, y compris dans le mariage. Il y a aussi le silence, ou encore le jeûne du temps : savoir ralentir les choses, au lieu d'être dans l'agitation. Mais on ne choisit pas son jeûne : il faut passer par la suspension de la Création dans la liturgie et par le jeûne vécu en communion.

**« L'horizon de Pâques  
devient vraiment un horizon d'espérance »**

— *Comment les orthodoxes vivent-ils le Carême au plan liturgique ?*

— C'est un temps d'offices spécifiques, avec des textes propres centrés sur le sens du retour à Dieu. La liturgie du Carême décrit la chute de l'homme, son histoire spirituelle et son salut. Le mélange du jeûne et de l'abondance des offices en fait un temps vraiment particulier pour l'orthodoxe. L'horizon de Pâques devient vraiment un horizon

d'espérance, au sens le plus concret du terme : le temps après Pâques permettra de renouer avec une nourriture vivifiante et l'allègement de la liturgie.

— *Quelle est la place de la dimension de partage ?*

— Le Carême n'est pas seulement un temps fort de partage liturgique, mais aussi de partage communautaire où les orthodoxes se retrouvent. Et là, le personnage central, c'est le pauvre. En grec, il y a deux mots pour « pauvre » : *penès* et *ptôchos*. Le *penès*, c'est celui qui manque de ce qu'on peut combler par la philanthropie. Le *ptôchos*, c'est le pauvre absolu, dont on ne peut combler l'attente. On ne peut pas se débarrasser de lui en lui donnant, sinon ce qui nous coûte. Or, qu'est-ce qui nous coûte, si ce n'est nous-mêmes ? Ce pauvre, c'est l'image de Dieu sur terre. Toutes les privations du Carême n'ont d'autre sens que la charité.

— *Le Carême est donc aussi un temps de conversion ?*

— Le grand mot, c'est *metanoïa* : le renversement, en grec, c'est-à-dire le repentir, le retour à Dieu (le contraire de *metanoïa*, c'est la *paranoïa* !). C'est donc une invitation à découvrir que je ne suis pas le centre du monde : plutôt que de juger les autres, je dois me juger moi-même. Le Carême est le temps du jugement. Il nous faut faire cette expérience du jugement de nous-mêmes pour en arriver au pardon. Non qu'il soit bon en soi de se juger, mais il nous faut comprendre à quel point nous sommes infirmes pour éprouver combien nous sommes pardonnés et combien nous devons pardonner. C'est ce que les Pères du désert appellent le *penthos*, « tristesse radieuse » ou « joie douloureuse ». Douloureuse, parce qu'on l'éprouve dans la patience, comme le Christ dans sa Passion. Mais cette souffrance d'être loin de Dieu devient aussi une joie, car elle nous rapproche de Dieu qui nous affranchit. Le Carême est l'expérience de cette libération. Au désert, nous faisons l'expérience de nos limites, et voici que la grâce lève nos limites.

**« Découvrir sa finitude  
et voir comment y habite l'infini de Dieu »**

— *N'y a-t-il pas alors le risque d'un certain dolorisme ?*

— Absolument pas ! Se cogner anthropologiquement sur la limite, découvrir sa finitude et voir comment y habite l'infini de Dieu, ce n'est pas souffrir. Le dolorisme, c'est encore trop le moi. Or, justement, le Carême nous invite à suspendre notre psychologie, ce dialogue perpétuel du moi avec le moi. La radieuse tristesse, c'est comprendre que nous sommes libérés. Nous découvrons combien, dans le sommeil et la satiété, nous avons oublié Dieu. Nous pourrions nous en affliger, mais la redécouverte de sa présence est tellement bonne que nous sommes dans un dépassement. Ce n'est donc pas une glorification de la souffrance mais, au contraire, la redécouverte de l'amour fou de Dieu.

Le jeûne et la veille permettent d'être attentifs, dans le corps et dans le temps, à la présence de Dieu. Pourquoi jeûne-t-on ? Pour apprendre à avoir faim et soif autrement, sortir du biologique. Pourquoi veillons-nous ? Pour apprendre à attendre, vaincre la nuit

et l'obscurité, vaincre l'oubli et ce qui ressemble le plus à la mort : le sommeil. Pour vaincre l'irréalité du songe. Ainsi, nous faisons le deuil de l'illusion que représente notre vie biologique. Voilà que nous nous croyions immortels, que nous nous jetions sur les aliments, que nous nous jetions dans notre lit. Or, le Carême est cette suspension : je ne me jette plus, mais je me retiens et je me demande : « Où est-Il ? », « Que fait-Il ? », « Que dit-Il ? ». C'est un temps d'attente. Nous rompons avec la mort que représentent nos habitudes.

### **« L'expérience de cet autre monde qu'est le Royaume »**

— *Comment cela se traduit-il dans la liturgie orientale ?*

— Le Carême est l'occasion de deux grands textes de la tradition orthodoxe. D'abord le grand canon de saint André de Crète, qu'Olivier Clément appelle le « chant des larmes ». Il évoque les larmes joyeuses qui marquent le recommencement du monde. C'est l'eau de la Genèse, les eaux de la mer Rouge, l'eau maternelle. C'est l'eau vive qui sort du côté du Christ sur la croix. Ces larmes de l'homme sont le signe du retour vers Dieu. L'homme se redécouvre capable de rendre grâces pour avoir compris qu'il était inutile de s'apitoyer sur soi-même. Il a compris que la Résurrection n'attend pas, que la grâce n'attend pas.

L'autre texte que l'on récite pendant le Carême, c'est la prière de saint Éphrem :

« Seigneur et Maître de ma vie,  
éloigne de moi l'esprit de paresse,  
de découragement, de domination  
et de vain bavardage !

Accorde à ton serviteur  
l'esprit de chasteté, d'humilité,  
de patience et de charité.

Oui, Seigneur-Roi,  
accorde-moi de voir mes fautes  
et de ne pas condamner mon frère,  
car tu es béni dans les siècles des siècles. Amen.

Ô Dieu, purifie-moi, pêcheur (12 fois). »

Saint Éphrem le Syrien (306-373)

J'ai longtemps trouvé cette prière simplissime : je me demandais pourquoi l'Église lui accordait une place aussi importante. En fait, elle est simple et difficile à la fois. Elle semble aller de soi, mais elle est terriblement difficile à mettre en œuvre. Et finalement, c'est la prière la plus difficile que je connaisse. Car si vous arrivez à réaliser ce programme, alors vous êtes un saint ! Alors, vous êtes dans la paix de Dieu, vous êtes sorti des remous de la mer Rouge, vous êtes en direction de la Terre promise, vous êtes sorti du monde, vous avez fait l'expérience de cet autre monde qu'est le Royaume.

La prière de saint Éphrem s'accompagne de grandes gémissements (les métanies), qui soulignent ce corps qui prie, supplie et demande à devenir le corps glorieux. On découvre l'opacité du corps, pour se rendre compte combien il a soif et faim de devenir glorieux. Le grand héros du Carême, c'est le corps, parce que le grand héros de Pâques c'est le corps.

Car pour l'orthodoxe, le Carême est indissociable de la joie pascale...

**« Quarante jours de désert, quarante jours de mort,  
où nous partons retrouver la vie nouvelle »**

Qui n'a pas vécu la nuit pascale dans l'Orient chrétien ne sait pas ce qu'est Pâques ! Il n'a pas connu cette liesse communautaire, il n'a pas éprouvé ce corps qui, après des semaines de privation, renoue avec l'huile et le vin, avec l'agneau gras et tout ce que la terre porte de bon. C'est le banquet du Royaume au cri de « Christ est ressuscité ! », jusqu'au matin qui est le nouveau matin du monde. On ne peut pas comprendre le Carême sans cette joie pascale, sans cette explosion pascale, sans cette irradiation pascale. Dans cette nuit, au cœur de la ténèbre c'est la lumière qui s'impose, au cœur de la tristesse c'est la joie qui s'impose : la vie triomphe définitivement de la mort. Dans l'hymnographie orientale, le Christ sort du tombeau comme un fiancé, vêtu d'une pourpre de la vengeance : cette nuit-là, Dieu venge l'homme en s'offrant à l'enfer. Et l'enfer découvre qu'il ne peut pas retenir Dieu. Le Carême est un voyage qui nous a préparés à comprendre cela.

— *Qu'entendez-vous par « voyage » ?*

— Le Carême est un exode, un pèlerinage. Le judaïsme et l'islam sont des religions à pèlerinage. Moins le christianisme, où ce n'est pas une obligation. Car notre pèlerinage est spirituel : comme nous ne pratiquons plus le pèlerinage comme une obligation, c'est Pâques qui est ce voyage. Nous allons vers Pâques, qui est le lieu même du passage, l'achèvement de toute chose, la réconciliation de Dieu et de l'homme dans le Christ ressuscité parce que nous acceptons de passer à travers la mort avec lui. La quarantaine de l'Exode et celle du Christ au désert s'articulent parfaitement : dans l'Exode, on va vers la Terre promise et Dieu est au-devant de nous, alors que le Christ part au désert pour descendre au-dedans de lui.

Ce sont là les deux grandes dimensions du Carême : Dieu comme notre horizon et Dieu comme notre tréfonds. Le Carême, c'est donc quarante jours de désert, quarante jours de mort, où nous partons retrouver la vie nouvelle. On se lève et on part, mais on ne sait pas où. Il y a ici une dimension abrahamique : c'est tout le problème de ce voyage qui, comme celui du Fils prodigue, est un retour d'Exil. On part dans le voyage, mais sans bagage. C'est parce que nous avons accepté de nous lever que nous participons de cette relevaille du monde, de cette re-Création qu'est la Résurrection. Il n'est pas innocent que, dans l'Église primitive, le Carême préparait au baptême. Le sens du baptême est celui de la résurrection : mourir et renaître avec le Christ.

*(Propos recueillis par Nicolas SENÈZE.*

*Certains intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

## **SUGGESTIONS POUR UNE ÉVENTUELLE RÉFORME DU JEÛNE ORTHODOXE**

**Costi BENDALY**

Les réflexions que nous avons développées [dans notre ouvrage] fournissent-elles des éléments susceptibles d'aider à une reconsidération éventuelle de la pratique du jeûne, actuellement en vigueur dans l'Église orthodoxe ? Nous nous contenterons, pour notre part, de formuler quelques suggestions qu'il nous a paru utile de soumettre à la réflexion des théologiens et à la sagesse des pasteurs.

Il n'est peut-être pas inutile de préciser que ces suggestions ne signifient nullement une méconnaissance de la priorité de la grâce divine, et de son rôle essentiel pour promouvoir la pureté et la fécondité du jeûne. Nous tenons simplement à rappeler que la tradition de l'Orient chrétien, prolongeant sur ce point la révélation biblique, souligne la « synergie » divino-humaine dans l'œuvre du salut, synergie parfaitement réalisée en Jésus-Christ. Il a plu à Dieu de faire de nous ses partenaires et ses collaborateurs : « Nous travaillons [...] à l'œuvre de Dieu », dit saint Paul (1 Co 3,9). Si nous suggérons des initiatives humaines d'aménagement du jeûne, c'est donc en vue de voir offerte à l'œuvre divine qui s'y opère une coopération aussi entière et authentique que possible, et que soit évité le risque de faire porter à Dieu la responsabilité de pallier magiquement à notre imprévoyance et à notre inconscience, au mépris de l'avertissement scripturaire : « Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu » (Mt 4,7 et Dt 6,16).

### **Difficulté du jeûne orthodoxe**

Les jeûnes orthodoxes sont particulièrement longs et rigoureux. Longs, ils couvrent, en effet presque tous les mercredis et vendredis de l'année ; quarante jours pour l'avent ; une cinquantaine de jours pour le Carême ; une période variable préparatoire à la fête des apôtres Pierre et Paul ; deux semaines de préparation à la fête de la Dormition de la Vierge ; quelques vigiles et fêtes.

De plus, ils sont rigoureux, comportant l'abstention, non seulement de viande, mais aussi de laitages et d'œufs, pour tous les jours de jeûne sans exception, et de poisson (du moins en ce qui concerne l'usage en vigueur dans l'Église d'Antioche) pour la plupart d'entre eux ; à quoi il faut joindre, pour le Carême, un jeûne total jusqu'à midi (qui a remplacé l'ancien usage de jeûner jusqu'au coucher du soleil), les samedis (sauf le samedi saint) et les dimanches exceptés. [...]

## **Absence d'une perspective légaliste**

Signalons cependant, à l'actif de la pratique disciplinaire orthodoxe en ce domaine, l'absence d'une perspective légaliste. D'où une possibilité d'adapter le jeûne aux circonstances personnelles de chacun, ce qui permet de prendre en compte tant le niveau de développement spirituel atteint que les limites psychologiques de la tolérance à la frustration, limites fort variables d'un sujet à l'autre puisqu'elles dépendent du tempérament propre et de l'histoire individuelle.

« L'Église orthodoxe, en général, donne des directives plutôt que des prescriptions littérales, écrivait le père Lev Gillet à ce propos. Elle indique des buts, elle montre des modèles, elle dit à quoi l'on doit tendre, mais, comme elle n'a pas d'autorités humaines qui puissent accorder des dispenses, elle laisse chaque conscience juge de ce que, en présence d'une tradition devenue règle, l'adaptation aux circonstances personnelles commande ou permet. » Le même auteur notait : « Beaucoup de laïcs orthodoxes observent un jeûne assez strict pendant tout le Carême. La plupart observent un Carême adouci, mitigé » (Un moine de l'Église d'Orient : *L'an de grâce du Seigneur*, Cerf, p. 317).

## **Dangers du modèle actuel**

On peut cependant se demander si le « modèle » proposé par les « directives » orthodoxes relatives au jeûne – si peu contraignants que soient ce modèle et ces directives – n'est pas sans présenter de réels dangers. En effet, conçu sans doute, à l'origine, en fonction de la riche expérience spirituelle de moines totalement adonnés à la quête de Dieu, il risque d'être imprudemment adopté tel quel – du moment qu'il est tacitement, et parfois même explicitement, proposé à tous – par des fidèles riches de bonne volonté mais encore novices dans la vie spirituelle, et qui pourraient s'imaginer, en toute bonne foi, que la pratique du jeûne, en tant que telle, est appelée à jouer un rôle décisif dans leur progrès spirituel, sacrifiant ainsi, sans s'en rendre compte le plus souvent, à une conception volontariste, plus ou moins entachée de magie, de la vie chrétienne.

Les fidèles risquent alors de succomber sous le « lourd fardeau » (Mt 23,4) d'une frustration qui n'est, ni psychologiquement ni spirituellement, à leur mesure (alors que le « fardeau » du Christ « est léger », comme il l'a dit: Mt 11,30) et qui, mal assumée, risque ou bien de fausser plus ou moins gravement leur jeûne, ou du moins de le leur faire vivre sur un mode de médiocrité spirituelle sans commune mesure avec le but qu'ils se proposent et les sacrifices qu'ils consentent. Sans compter que beaucoup de fidèles de bonne volonté, qui ne demanderaient pas mieux que de s'entraîner graduellement à l'ascèse du jeûne en vue de favoriser leur croissance spirituelle, sont sans doute découragés par la difficulté d'un modèle qu'ils se sentent incapables d'assumer en bloc, et, cédant à la logique trompeuse du « tout ou rien », renoncent à tout effort en ce sens, au détriment parfois du sérieux de leur engagement de foi.

## **Pourquoi ne pas alléger ce modèle ?**

Dans ces conditions, ne serait-il pas spirituellement avantageux d'alléger le « modèle » communément proposé aux fidèles, les modalités de cet allègement devant être fixées avec beaucoup de prudence (qui ne devrait pas exclure l'audace !) et sur la base d'une consultation aussi large que possible qui donnerait la parole à toutes les composantes du « peuple de Dieu », c'est-à-dire non seulement aux hiérarques, aux théologiens, aux « experts » de tout genre, mais aussi aux fidèles de la « base » et aux

pasteurs vivant à leur contact, quitte à ce que le modèle actuel soit réservé aux moines et à ceux qui, avec l'aide d'un guide spirituel sage et prudent, décident de se mettre à leur école.

Quant au commun des fidèles, le modèle plus accessible qui leur serait éventuellement proposé devrait être présenté explicitement comme « modèle », non comme « loi ». En outre, ils seraient exhortés, selon la recommandation formulée par le père Schmemmann, dans son livre *Le Grand Carême*, à suivre, dans la pratique du jeûne, une sage gradation qui tienne compte des forces réelles de chacun, tant psychobiologiques que spirituelles, mais en les utilisant à fond pour un engagement en profondeur (et non plus formel) dans l'ascèse du jeûne, et en les situant dans une perspective de dépassement qui sollicite de Dieu la grâce de reculer les limites du possible.

Un allègement de cet ordre a été récemment adopté par une Église locale. Le saint-synode (assemblée des évêques diocésains) du patriarcat d'Antioche a, en effet, dans sa session des 26 et 27 mai 1997, décidé d'étendre, à toute la période qui s'étend de Pâques à l'Ascension, la levée totale d'abstinence du mercredi et du vendredi, d'abord restreinte à la semaine pascale, et ce afin de permettre aux fidèles de mieux ressentir l'ambiance de Résurrection propre à cette période. Cet amendement, mineur certes, constitue, à notre sens, une avancée prometteuse, d'autant plus qu'il est théologiquement et liturgiquement motivé.

Pourquoi ne pas mentionner, sur cette lancée, un autre amendement possible, lui aussi à la fois mineur et significatif, que j'ai jadis entendu évoquer par un ami, pasteur et théologien, et qui a retenu mon attention. Il consisterait à élargir la rupture du jeûne complet, qui marque les samedis et dimanches des six premières semaines de Carême, de telle sorte qu'elle s'accompagne de la suspension, ces jours-là, de l'abstinence d'œufs et de laitages. Cette pause hebdomadaire, outre qu'elle permettrait aux jeûneurs de reprendre souffle, et donc de poursuivre leur effort ascétique avec un nouvel entrain, leur rappellerait concrètement la dimension pascale du jeûne, celle-là même que souligne, tout au long de ce dernier, la célébration hebdomadaire du « jour du Seigneur. »

## **Patience et progression**

Certes, ce serait méconnaître tant la fragilité de la condition humaine que les exigences de la vie nouvelle en Christ, que de s'imaginer que le jeûne pourrait être pratiqué sans problème. La frustration qu'il comporte – et qui concerne, rappelons-le, un domaine particulièrement vital – entraînera toujours, peu ou prou, des réactions psychologiques régressives qui exigeront toujours du jeûneur un effort vigilant et courageux pour les empêcher de fausser l'enjeu spirituel de sa privation orale (indissociablement alimentaire et affective). On ne saurait, dans la vie chrétienne, faire l'économie du combat, et le jeûne est, comme le rappelle le père Schmemmann, un des terrains privilégiés de ce combat. Mais cet auteur ajoute fort sagement que « ce n'est pas en sautant que nous atteignons la sainteté mais pas à pas et en payant le prix entier de chaque pas ».

Le père Schmemmann évoque à ce propos « la vertu divine de patience. Et d'abord de patience à l'égard de nous-mêmes », cette vertu inséparable de l'humilité, que les grands spirituels situent au cœur de la vie chrétienne et dont la psychanalyse a retrouvé, par ses voies propres, la primordiale importance. Mieux vaut, dirons-nous, paraphrasant une formule de la parabole des talents, s'efforcer d'être, sérieusement et à fond, « fidèle en

peu de choses », en faisant confiance au Seigneur et au dynamisme de sa grâce, que de se crispier, sur un mode volontariste qui risque fort de dégénérer en formalisme et magie, sur l'accomplissement coûte que coûte de « beaucoup ». (C'est la « crampe volontariste » qu'évoquait, si nous nous rappelons bien, Bernanos.) Le fidèle qui, dans l'humble reconnaissance de ses limites, vit un jeûne restreint comme le lieu d'une rencontre authentique et joyeuse avec le Seigneur – et ce à travers l'apprentissage de la difficile conversion, du Dieu sensible au Dieu apparemment absent –, attend de la visitation de ce dernier la grâce de pouvoir reculer progressivement ces limites et d'accéder graduellement à une plus haute et plus généreuse fidélité : « C'est bien, serviteur bon et fidèle, lui dit son maître, en peu de choses tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai... » (Mt 25,21). [...]

### **Promouvoir les dimensions relationnelles du jeûne**

Pour une saine pastorale du jeûne, il importe de souligner et de promouvoir le contexte relationnel, « communionnel », de ce dernier, pour en assurer la visée spirituelle, soutenir son effort et le prémunir contre l'échec et les déviations. C'est, en effet, dans la mesure où le croyant sera solidement ancré dans sa relation avec l'Autre et avec les autres, qu'il pourra assumer véritablement la signification du jeûne, celle d'une renonciation à l'attitude consommatoire en vue de l'accueil et du don. C'est dans la mesure où il aura découvert existentiellement Dieu au-delà de ses dons sensibles qu'il pourra, renonçant provisoirement à ces dons dans ce qu'ils ont de plus vital, accepter en profondeur la pauvreté et la nudité qu'exige la quête du Dieu Vivant et progresser ainsi, de découverte en découverte, dans son approche de « l'éternellement cherché ».

C'est dans la mesure où le croyant sera affermi dans la certitude de l'amour indéfectible de Dieu pour lui qu'il pourra accepter le risque d'aimer à son tour dans l'insécurité de l'exode et le vide du désert, faisant de sa *kénose* personnelle le lieu d'une joyeuse rencontre et participation de la *kénose* divine. « Voici ce qu'est l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés [...]. Nous, nous aimons, parce que lui, le premier, nous a aimés » (1 Jn 4,10,19).

Ancré dans l'amour, le jeûne sera ainsi vécu en vue de l'amour, amour de Dieu et amour du prochain qui en est indissociable (Mt 22,37-39). Ainsi orienté, il ne risquera pas de s'enliser dans les réactions régressives d'une frustration mal assumée, mais pourra devenir effectivement ce printemps de l'âme que désignent les textes liturgiques, ce bain de jouvence où la personne s'épanouit et se libère dans la fête de la communion. [...]

C'est de cette nécessité de promouvoir les dimensions relationnelles qui confèrent au jeûne son authenticité que découlent les suggestions pastorales que nous allons formuler ci-après.

### **Dégager la signification du jeûne**

Il faut prendre soin d'éclairer les fidèles sur la véritable signification spirituelle du jeûne, afin de leur éviter l'écueil de ce formalisme desséchant, de ce « moralisme ritualiste » qui ne menacent que trop nos communautés orthodoxes dans leur situation concrète. Il est bon de faire porter la prédication sur ce point, particulièrement dans la période préparatoire au Carême, où les textes liturgiques insistent sur l'ordination du jeûne à la conversion et à la charité.

Soulignons qu'il faut veiller aussi – et c'est ce qui nous manque cruellement, comme le rappelait récemment, dans un entretien (en arabe) accordé à la revue « An-Nour »,

M<sup>e</sup> Albert Laham, un des fondateurs du Mouvement de la jeunesse orthodoxe du patriarcat d'Antioche – à transposer, dans cette prédication, le riche héritage spirituel que la Tradition nous a légué concernant le jeûne, en une langue accessible et compréhensible pour l'homme contemporain, qui puisse parler à son esprit et à son cœur, et l'arracher aux torpeurs d'une débilante routine. Car l'homme contemporain a droit, lui aussi, à entendre, dans sa langue, le message de libération.

### **Prière et écoute de la parole**

Il faut aussi aider les fidèles à accompagner leur jeûne d'une pratique plus intense de la prière et de la méditation de la Parole de Dieu. Et ce, non seulement en aménageant les célébrations liturgiques (du point de vue de l'horaire, de la durée, de l'expression, de la participation, etc.) de manière à les rendre accessibles et profitables au plus grand nombre, mais aussi en encourageant la formation de petits groupes susceptibles de favoriser un apprentissage, à la fois personnel et communautaire, de la prière et du contact avec la Parole, en liaison avec les problèmes et les engagements de l'existence, et dans le contexte d'un partage de vie fraternel : les équipes, les cercles et les groupes de prière du Mouvement de la jeunesse orthodoxe du patriarcat d'Antioche nous semblent constituer une expérience intéressante en ce domaine.

### **Une « contestation radicale de la société de consommation »**

Nous croyons qu'il faut inciter les fidèles à pratiquer le jeûne dans l'esprit d'une « contestation radicale de la société de consommation » (Bernard Besret) laquelle, outre qu'elle conduit « à la destruction de la nature à force de la considérer uniquement comme un réservoir et un dépotoir » (Roger Garaudy), outre qu'elle entretient la violence dans le monde et qu'elle compromet l'avenir de l'humanité, enferme ses privilégiés eux-mêmes dans la solitude asphyxiante d'une quête indéfinie, et indéfiniment décevante, de satisfactions égocentriques vécues sur le mode oral le plus archaïque.

Le jeûne serait ainsi conçu comme mise en question, à leur racine psychologique, des complicités que la « société de consommation » – si bien nommée – éveille en chacun. Cette mise en question devrait s'authentifier par une attitude plus libre et plus critique à l'égard des multiples séductions exercées par ladite société. Elle devrait, par exemple, s'exprimer par une résistance plus grande à la fascination qu'exercent les images du petit écran, une consommation plus sobre de ces images et un choix plus sévère relatif à la qualité des programmes suivis à la télévision.

### **L'inspirateur d'un style nouveau de relation**

En outre, nous croyons nécessaire d'appeler les fidèles à adopter effectivement, à l'occasion du jeûne et en harmonie avec la spiritualité de ce dernier, un style de relation avec les autres qui, une fois instauré à la faveur de cette période privilégiée, continuera ensuite à marquer durablement leur conduite.

Un tel style comporte, entre autres, la remise en question, non seulement de toutes les formes d'agression prédatrice que nous exerçons sur nos semblables, les déchirant à belles dents, parfois sans même nous en rendre compte, dans leurs intérêts les plus légitimes, leurs sentiments et leur dignité, mais aussi de l'indifférence et de la superficialité qui marquent trop souvent nos relations avec eux, dominées en fait par

l'avidité « orale » qui s'exprime dans la quête lancinante de notre propre profit, de notre satisfaction égocentrique.

En ouvrant avec l'aide du jeûne – qu'elles soutiennent et qui les soutient – une brèche dans le mur d'avidité qui nous sépare d'autrui, ces difficiles remises en question devraient préparer, en fin de compte, une radicale conversion de notre attitude vis-à-vis des autres, par l'accès à cette participation affective avec eux que Max Scheler nomme « sympathie » (au sens fort du terme). Il s'agit de rien de moins que de se libérer de « l'illusion solipsiste » que décrit ce philosophe, « illusion métaphysique » spontanée et inconsciente en vertu de laquelle nous nous comportons pratiquement comme si nous étions seuls réels et comme si les autres n'avaient qu'une « existence d'ombre » essentiellement ordonnée à nos besoins et à nos projets – pour s'ouvrir à la révélation que l'autre, en tant que tel, « existe aussi certainement et authentiquement » que moi. Nous retrouvons là « cette grâce d'humilité connaissante que demandait Simone Weil : *savoir que les autres existent* » (Olivier Clément, *Anachroniques*, DDB, p. 341).

### **L'apprentissage du silence**

Cet effort vers l'authenticité dans les rapports avec autrui passe aussi par une discipline de ce registre « oral » qu'est celui de la parole, surtout dans des cultures loquaces comme la nôtre au Moyen-Orient, où les mots sont souvent traités comme une matière à consommer en vue d'une affirmation égocentrique de soi, usage régressif de la parole qui la dépouille, en fait, de sa portée relationnelle, pour la ramener au niveau de la satisfaction narcissique close.

Une ascèse parallèle à celle du jeûne, et complémentaire de cette dernière, devrait consister ici dans l'apprentissage du silence, apprentissage par lequel on « se vide » de parole (ou plutôt de pseudo-parole égocentrique) comme de nourriture, acceptant en soi ce « manque » fondamental que l'avidité orale cherche en vain à masquer, et qui, s'il est reconnu et assumé, permet seul à l'autre d'exister en vérité, et au sujet de s'arracher à une plénitude narcissique illusoire pour devenir réellement présent à soi et à autrui.

Cette ascèse du silence – outre qu'elle nous libère pour l'écoute des autres – est la condition d'un contrôle de nos paroles, de nature à nous dégager du verbalisme et du bavardage, à nous faire redécouvrir la parole comme don divin et comme responsabilité, à nous faire prendre au sérieux son impact possible sur autrui comme source de préjudice ou, au contraire, comme service et témoignage.

« L'époque est marquée par une incroyable inflation du langage – avant tout dans les médias et la publicité, écrit Olivier Clément [...]. Rhétorique des discours, appauvrissement du vocabulaire politique, abstractions vaguement ésotériques du bavardage économique, qui conçoit l'économie comme idole et comme destin, quête inlassable de "communication" dans l'irréel et le creux verbal.

« Alors grandit l'attente de la parole comme éveil, libération, révélation d'un sens. Le langage est bruit, la parole – modulation du silence. La foi vit de parole, elle meurt de langage. La vraie parole est parole de vie, secrète et difficilement communicable, sinon par des hommes de silence et de compassion et dans une célébration créative » (De la sécularisation, in *Contacts*, n° 185, p. 14-38).

## Restaurer le « carême de partage »

Nous pensons enfin que, pour donner au jeûne toute sa portée vivifiante et humanisante, il faut remettre en honneur la pratique, authentifiée par la Bible et par la première tradition chrétienne, du « Carême de partage », en insistant plus sur sa signification de partage que sur la quantité d'argent que l'on se propose de collecter de la sorte (si importantes que soient, en la matière, les considérations d'« efficacité », elles ne doivent pas néanmoins estomper le sens de ce jeûne). Ainsi conçu, celui-ci devient, en effet, participation « dans la chair » à l'indigence des autres – « Souvenez-vous des prisonniers, comme si vous étiez emprisonnés avec eux, et de ceux qui sont maltraités, comme étant vous aussi dans un corps » (Hb 13,3) –, et c'est de cette participation fraternelle vécue que jaillissent alors et une intercession pour eux qui devient « en vérité l'offrande de la substance même des priants, brûlée par leur amour » (P.-R. Regamey), et une action en leur faveur.

Action qui, dans le contexte contemporain, devrait déborder le cadre d'une assistance individuelle, ou même collective, pour déboucher sur un engagement actif en vue d'une transformation des structures oppressives d'un monde qui, dans son organisation – ou plutôt sa désorganisation – actuelle, consacre l'exploitation effrénée des ressources de la planète, sur un mode proprement « cannibalique » (parce que c'est la subsistance des exclus qui est ainsi dévorée), au profit d'une minorité de pays et de groupes privilégiés.

Quand on sait qu'il faut plusieurs unités de protéines végétales (jusqu'à 12 dans certains cas) pour constituer une seule unité de protéines animales, et que le système économique actuel aboutit à ce que 40% de la production des grains dans le monde est consacrée à nourrir les animaux en vue de l'alimentation des populations des pays riches ; quand on sait qu'« une quantité croissante de grain produit par les pays du tiers-monde est aujourd'hui dirigée rapidement vers les usines de transformation afin d'engraisser les volailles et les animaux dont la viande est trop chère pour la plupart des consommateurs locaux » ; quand on sait que les meilleures terres du tiers-monde sont accaparées par les multinationales agro-alimentaires au profit d'intérêts étrangers associés à ceux d'une « minuscule élite locale » et consacrées aux cultures d'exportation, dont celle du soja pour l'alimentation du bétail des pays développés, au détriment des besoins alimentaires des habitants des pays pauvres, dont la malnutrition va s'aggravant ; quand on sait, par exemple, que les auteurs d'un rapport du Centre Français du Commerce extérieur « sont tout à fait convaincus que la culture du soja a réduit de façon dramatique (au Brésil) le nombre d'hectares consacrés auparavant à une [...] culture vivrière de base, le feijao ou haricot noir, dont le prix, en raison de la pénurie, a augmenté de 275% entre la fin de 1972 et le mois d'août 1973 » ; bref, si l'on prend en considération et au sérieux ce qui précède, alors l'abstention de viande (et de produits animaux en général) pendant le jeûne prend une signification symbolique nouvelle qui s'ajoute à celles que nous avons déjà signalées. Elle est alors vécue comme communion à l'indigence de tous ceux que le système économique capitaliste (surtout dans sa version ultra-libérale actuelle) prive non seulement de viande, mais de ce minimum vital de protéines végétales qui leur sont en quelque sorte arrachées de la bouche pour suralimenter en viande les populations des pays riches et ceux qui, dans les pays pauvres, participent de leurs privilèges.

## « Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît ? »

Ce geste symbolique, qui exprime aussi le refus d'une situation inique, devra être le point de départ d'un engagement actif en vue de la libération des déshérités et de la régénération, indissociablement spirituelle et structurelle, d'un monde déchiré par l'injustice et la violence. C'est alors que prendront tout leur sens ces deux textes, un texte biblique d'Isaïe, auquel nous avons déjà fait allusion :

« Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît ?

Oracle du Seigneur Yahvé :  
Rompre les chaînes injustes,  
Déliar les liens du joug ;

renvoyer libres les opprimés,  
briser tous les jougs ;  
partager ton pain avec l'affamé,  
héberger les pauvres sans abri,

vêtir celui que tu vois nu  
et ne pas te dérober devant celui  
qui est ta propre chair... » (Is 58,6-7)

et un texte liturgique du Triodion, qui lui fait écho :

« Mes frères, si nous jeûnons corporellement, jeûnons aussi spirituellement, dénouant tous les liens de l'injustice, défaisant les nœuds des relations oppressives, déchirant les actes iniques, fournissant du pain aux affamés... »  
(vêpres du mercredi de la première semaine du Carême).

## **Libération des frères opprimés, réconciliation avec les frères dont nous séparent des divergences confessionnelles**

(Écrites en 1982, c'est-à-dire au plus fort de la guerre civile libanaise, les lignes qui suivent sont une sorte de sursaut évangélique directement inspiré par l'horreur de ce désastre national qui a déchiré, endeuillé et ruiné le pays durant quinze longues années (1975-1990), et dont les profondes blessures sont encore loin d'être entièrement cicatrisées).

Si le Carême de partage prend ainsi le sens d'un engagement en vue de la libération des frères opprimés, il peut revêtir aussi le sens d'un geste de réconciliation avec les frères dont nous séparent des divergences confessionnelles qui, trop souvent – l'histoire le montre abondamment et la situation actuelle de notre pays l'illustre tragiquement – se durcissent en exclusions réciproques, en haines et même en affrontements sanglants. (Et depuis, il y a eu la tragédie yougoslave, et son cortège d'horreurs...) Dans ces conditions, le jeûne, dans la mesure où il s'efforce de dompter l'agressivité sous sa forme la plus fondamentale et la plus archaïque, celle de l'avidité orale, doit être l'occasion d'inaugurer ce dépassement de l'inimitié qui est au cœur même du mystère pascal.

C'est ainsi que le Carême œcuménique de partage en vue de subventionner « l'opération Espérance », organisée par la fraternité de Taizé au profit des pays du tiers-monde, a permis d'unir les chrétiens divisés dans une même intention fraternelle. Au

Liban, où le confessionnalisme a démasqué, aujourd'hui plus que jamais, son visage sordide et meurtrier, un Carême de partage, qui saurait lire « les signes des temps », pourrait – sur la base d'une entente entre les Églises – inviter les fidèles de chacune de celles-ci à consentir que le produit de l'aide fraternelle collectée à cette occasion par leur propre communauté, soit non seulement consacré aux pauvres de cette dernière, mais aussi versé en partie pour subvenir aux besoins des indigents des autres Églises et aussi de ceux des communautés musulmanes. Nous pensons que ce geste aurait la valeur d'un témoignage prophétique dont la signification serait profondément ressentie dans la sombre conjoncture que nous vivons.

*(Certains intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

---

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Rami HOSNI, Serge TCHÉKAN

	Abonnement annuel	
	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	38,00 €	70,00 €
Europe + TOM	42,00 €	86,00 €
Autres pays	50,00 €	98,00 €

Commission paritaire : 1111 G 80948

C.C.P.: 21 016 76 L Paris

ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

Tarifs PAR AVION sur demande

---